

La Goutte d'or: le peep-show, la vitrine et le miroir sans tain

MIREILLE ROSELLO

Et la société immonde se rua comme un seul
Narcisse pour contempler sa triviale image
sur le métal.

Beaudelaire, *Salon de 1859*

À ses yeux tout est beau, même la laideur.

Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*

Il est toujours très facile, et remarquablement tentant pour le critique amoureux de modélisations et de schémas abstraits, de résumer ou plutôt de réduire les romans de Michel Tournier aux grands axes mythiques qui semblent donner vie à la fiction. *Gilles et Jeanne* se déroule sur fond d'inversion maligne, *le Roi des Aulnes* naît du double mythe de la phorie et de l'écriture sinistre, une théorie de la gémellité sous-tend le récit des *Météores*. Mais cette réduction critique ou théorique, au moins dans les premiers romans, ne rend pas justice au texte: car l'écriture de Tournier prête un corps aux «thèmes» qu'une analyse sémantique peut isoler à loisir (sans grande difficulté ou imagination), donne un souffle aux développements abstraits des narrateurs (qui confirment la mise en parallèle ou l'opposition des grands axes thématiques ou mythiques) et justifie la structure narrative (qui équilibre soigneusement les positions en donnant la parole à plusieurs personnages, à plusieurs voix).

Or, dans son dernier livre, *la Goutte d'or*, Tournier semble avoir devancé les critiques et avoir lui-même opéré l'opération de réduction à laquelle une lecture des seuls thèmes pourrait aboutir. Dans ce dernier roman, il laisse le récit s'orienter vers